



photo © Cathimini

LA FIÈVRE DANS LE SANG

**Songwriter, écrivain, producteur, acteur, conférencier...
autant de cordes à l'arc que THEO HAKOLA trimballe depuis
bientôt 30 ans aux quatre coins de la France.**

SA NATIONALITÉ AMÉRICAINE N'A PAS EMPÊCHÉ THEO HAKOLA DE DEVENIR UN MEMBRE INCONTOURNABLE DE LA SCÈNE INDÉ FRANÇAISE, en jetant les bases du mouvement post punk avec Orchestre Rouge. Il tiendra ensuite les rênes du fougueux

Passion Fodder, associant guitare électrique et violon dans un joyeux patchwork rock, punk, folk et country. En solo, il explorera plus profondément les similitudes entre folk américain et chanson réaliste française ("mais toujours avec des guitares électriques !"), bien avant que les journalistes n'aient inventé l'étiquette "Americana". Depuis, le public et les critiques ont main dans la main ovationné 16 Horsepower, The National,

Calexico et j'en passe... tandis que Theo Hakola reste cantonné à un succès d'estime (trop) underground.

Il faut dire que Theo n'est pas un songwriter traditionnel. Même s'il adore les guitares du Dream Syndicate et les digressions de Jimi Hendrix, il faut que les textes qui les accompagnent claquent et aient du sens. D'où une certaine propension à écrire de longues "chansons à liste" (terme préféré à "chansons politiques") où il crache un peu sur tout ce qui le débecte... Il faut dire qu'il y a matière ! Mais la longue silhouette un rien austère de Théo cache une sensibilité authentiquement romantique. Il expose ses désirs et ses déceptions dans des "chansons d'amour", souvent incomprises à cause

du va et vient qu'il pratique entre le français et l'anglais. Il met également en scène des personnages singuliers, passionnés ou meurtris, empruntés à la littérature de ses auteurs favoris (Corman McCarthy, Pablo Neruda, Kaye Gibbons, Dorothy Parker...)... ou à la sienne !

Le Zorro Andalou, Bill Haywood, Peter Fellenberg, Jewell Stone, Jaska Jarvi, Carson Clay, Pirjo Raunio, Marie Balou... et une bonne dizaine d'autres personnages se croisent dans les chansons et les romans de Theo Hakola. Tous appartiennent à la "trilogie du sang", vaste saga inter-générationnelle débutant à la fin du XIX^e sur les rives du Cœur d'Alene (entre l'Idaho et l'Etat de Washington d'où est originaire Theo), pour se terminer (?) au Cœur Couronné, un bistrot contemporain en plein Paris. Les premiers pas de l'Industrial Workers of the World (la fédération des fameux wobblies), la guerre civile espagnole, la seconde guerre mondiale, la guerre d'hiver de Finlande, la guerre du Vietnam et la guerre d'Irak servent de toile de fond à des histoires sentimentales.

THEO

tales, cruelles et ironiques, romantiques ou sordides. La lecture de ces bouquins arrivés sur le tard, (*La Route du Sang* en 2001 et *La Valse des Affluents* en 2003), permet de redécouvrir avec une oreille nouvelle des chansons comme "Kill me Hannah", "My body betrays me", "Coal" ou "Hook, line and green eyed belle".

Aujourd'hui, Theo nous livre le dernier volet de cette "trilogie du sang" et l'album *Drunk Women and Sexual Water* (chroniqué dans la face 105), sur lequel on retrouve Rachel Donnelly et Jewell Stone, deux des héroïnes de *La Valse des Affluents*. Une bonne occasion pour mettre à jour les ramifications de son œuvre et remettre quelques pendules à l'heure.

Quel a été le point de départ pour *Le Sang Des Âmes : la guerre en Irak ou le retour aux sources finnoises de Pirjo (jeune fille aisée, exilée volontaire dans le nord ouest américain, qui rallia la cause des wobblies au début du XX^e siècle)* ?

J'avais envie de repartir sur la vie de Pirjo brièvement évoquée dans *La Valse des Affluents*, et d'expliquer pourquoi elle avait quitté la Finlande. Je me suis aussi lancé un nouveau défi : parler de quelque chose que je ne connaissais pas. Raconter l'histoire de Jaska dans le premier (*La Route du Sang* centré sur la guerre civile espagnole) me faisait économiser un temps de recherche dingue, car j'étais très calé en histoire espagnole. Par contre, j'avais des lacunes sur la Finlande : la guerre civile, la guerre d'hiver suivie par la guerre de continuation... Quelle était la vie là-bas à l'époque où Pirjo était petite ? Je n'en savais rien. Je ne suis pas un grand expert aujourd'hui, mais j'ai appris un peu en faisant des recherches sur le terrain. Dans tous les coins de l'Ostrobotnie, ils gardent des maisons-musées dans les villages, pour montrer aux jeunes, je suppose. J'avais également envie de parler de Pirjo à 12 ans, qui vit une histoire un peu shakespearienne : sa mère est tuée par sa sœur, qui prend sa place auprès de son père. Ensuite, je me suis rendu compte que je suivais une sorte de fil conducteur en décrivant différentes générations de filles de onze/douze ans : Pirjo (années 1900), Louise (fin des années 30), Ruby (années 2000), Jewell (années 60), et plus brièvement Renée (la mère de Ruby). J'ai eu du plaisir à inventer une vie à Louise, pas mal basée sur ma propre mère – qui ne l'a pas lu, et qui probablement ne le lira jamais. J'ai imaginé aussi celle de mon arrière-grand-mère qui a pas mal inspiré Pirjo. Même si je connais très bien le contexte américain, la nature, le bras nord de la rivière Cœur d'Alene, j'ai également fait des recherches dans ma région natale, la Peacefull Valley où grandit Louise. Je me suis plongé dans les histoires que les vieux de Spokane racontaient. J'ai interrogé des gens de ma famille sans qu'ils le sachent et c'est ainsi que j'ai appris que mon grand père était un wobbly en tant que bucheron. Ma mère est très pudique par rapport à ses origines et à sa jeunesse, qui était très dure, car elle devait bouger au gré des boulots que trouvait son père. Elle a dû faire douze écoles en douze ans !

La Route du Sang a mis vingt ans à être publié. Combien de temps as-tu passé sur les deux tomes suivants ?

Il faut dire que j'avais pondu 80 pages de *La Route du Sang*, puis j'ai commencé à faire de la musique et ça a pris toute la place. Je n'étais pas assez mûr pour cela et je l'ai complètement mis de côté jusqu'aux années 90. Le deuxième acte ne m'a pris que deux ans, un miracle par rapport au précédent! Quand on fait marche arrière, on se rend compte que je n'ai pas fait grand-chose en musique entre le 1^{er} et le 2^e. J'ai eu de grands moments d'isolement. J'avais besoin de ça pour avancer. Je dois écrire sept jours sur sept, sans ça, je n'y arrive pas. Le 3^e a pris nettement plus de temps, parce que la musique et le théâtre sont arrivés sur le plateau, plus des problèmes de business. Le Serpent à Plumes, qui avait édité les deux premiers, a été racheté par les éditions Le Rocher, une boîte où je n'avais aucune envie d'être. Nous avons été une vingtaine d'auteurs à faire un procès pour pouvoir récupérer les droits de nos anciens livres. Et nous l'avons gagné !

Tu approfondis la destinée de tes personnages et certains évènements de manière différente dans chaque tome. Font-ils partie de ton quotidien ?

Quand je suis en période créative, même si je n'écris pas à ce moment-là, ils sont en moi. Il y a un cliché que je trouvais un peu débile autrefois, quand les auteurs disaient que les personnages commençaient à leur parler au bout d'un moment... et ça m'arrive un peu ! Il y a peu de magie dans l'écriture, c'est plutôt l'usine. Mais comme l'a dit Trevor Fergusson un jour : "on apprend au cerveau à écrire". Je pense qu'à force de travailler tous les jours, mon cerveau part sur l'écriture malgré moi. Il y a des moments où je suis sur le point de faire ou dire quelque chose à mon personnage, et tout à coup, il fait ou dit autre chose qui n'était pas prévu. Je pense que c'est grâce au côté usiné que l'inconscient provoque des choses dans mon cerveau et lui permet d'avoir des idées inattendues. C'est un petit moment magique et c'est vraiment épatant quand ça arrive.

Il y a de nombreuses naissances "illégitimes" et de morts prématurées. Les couples se font et se défont. La plupart des enfants grandissent en dehors du milieu familial. Pourquoi tant de complications dans les relations humaines ?

J'allais te dire que je vais essayer de faire plus simple avec le 4^e, mais je ne suis pas sûr que ce que je suis en train de fabriquer soit bien plus simple. Le prochain roman devrait s'étaler de 1999 à nos jours, mais il y a déjà des "nids d'araignées" au niveau des couples et des relations.

Une de tes chansons s'appelle "Blood thicker than love" et elle semble bien symboliser le cœur de ce troisième ouvrage. Puisque les personnages une fois morts peuvent "veiller" les membres de leur famille, mais pas les gens qu'ils aiment.

C'est drôle, car j'ai donné une conférence à la Villa Gillet à Lyon sur le sang et j'ai traduit ce texte en français pour finir mon discours. Parfois, pour expliquer pourquoi on fait certaines choses, on dit en anglais que "le sang est plus épais que l'eau". Cette chanson a été

écrite pour le film "Peau de vache" de Patricia Mazuy et joue avec cette notion. Elle parle de l'influence de nos gènes sur nos faits et gestes.

Ne sens-tu pas une certaine résistance au format chanson dont tu te libères quand tu mets ta casquette d'écrivain ?

Je ne le fais pas exprès, mais je n'arrive pas à exprimer artistiquement ce que je veux dans les trois minutes réglementaires. Je ne me suis jamais référé au formatage radio qui ne sied pas à la nature de ma musique. Pourtant, j'adore beaucoup de morceaux de cette longueur-là. Les tubes des années 60 qui m'ont élevé font même moins de trois minutes : The Supremes, Sly and the Family Stone, les Stones... Mais c'est aussi dans les années 60 qu'on a commencé à s'affranchir de ce carcan. Quand "A day in the life" des Beatles est arrivé à la radio, ça a été la révolution !

Ton nouvel album est résolument électrique. A une époque où les médias parlent du retour des guitares et où les maisons de disques signent un tas de groupes rock, pourquoi as-tu monté ta propre structure ?

Je pense que quand tu mélanges cet amour des guitares électriques avec un contenu... "dylanien" pour faire vite, tu obtiens deux choses contradictoires. Normalement la musique devrait être plus sale, plus crue et ne devrait pas avoir besoin de grands discours. Peut être les pré-tentions poétiques et politiques de mon œuvre ne rendent pas facile l'appréciation de la chose. Les uns cherchent un groupe de garage, les autres un groupe intello engagé. Et bien sûr je ne suis ni l'un ni l'autre ! Rajoutons à cela que je ne suis plus "tout frais" et que les labels préfèrent jouer le rôle de découvreurs...

C'est amusant que tu parles de Bob Dylan, parce qu'il semble que tu sois dans la même situation que lui en 66, quand les folklovers le rejetaient à cause de ses arrangements électriques et les rockers se méfiaient encore de lui.

Je suis allé le voir il y a deux/trois ans et ça bastonnait comme jamais ! J'ai même eu un peu mal aux oreilles. [Rires] Malgré tous les trucs country et folk qu'il a faits, il a encore envie de rock à son âge. Je peux comprendre cela. Moi aussi, j'ai envie de jouer vite et fort ! A l'époque de Passion Fodder (qui n'a jamais vendu beaucoup), on tournait sans arrêt ! Et grâce à ces dates régulières, nous devenions sur scène une machine qui tue. Ce serait joyeux de retrouver la même sensation avec le groupe que j'ai aujourd'hui (Bénédictine Villain au violon, Laureline Prod'Homme à la basse, Tatania Mladenovitch à la batterie et Matthieu Texier à la guitare). J'adore travailler avec eux et si on me donnait douze dates d'affilée, je crois que ce serait vraiment le meilleur groupe de scène que j'ai jamais eu. On peut toujours répéter, mais c'est en faisant des concerts dans des salles potables où tu peux faire du bruit sans avoir de problèmes, que tu deviens vraiment meilleur. C'est la raison principale pour laquelle je jalouse vraiment les gens qui ont plus de succès que moi.

■ CATHIMINI

Interview intégrale sur www.abusdangereux.net

► LE SANG DES ÂMES (Editions Intervalles)
► DRUNK WOMEN AND SEXUAL WATER
(Wobbly Ashes/Anticraft)

HAKOLA